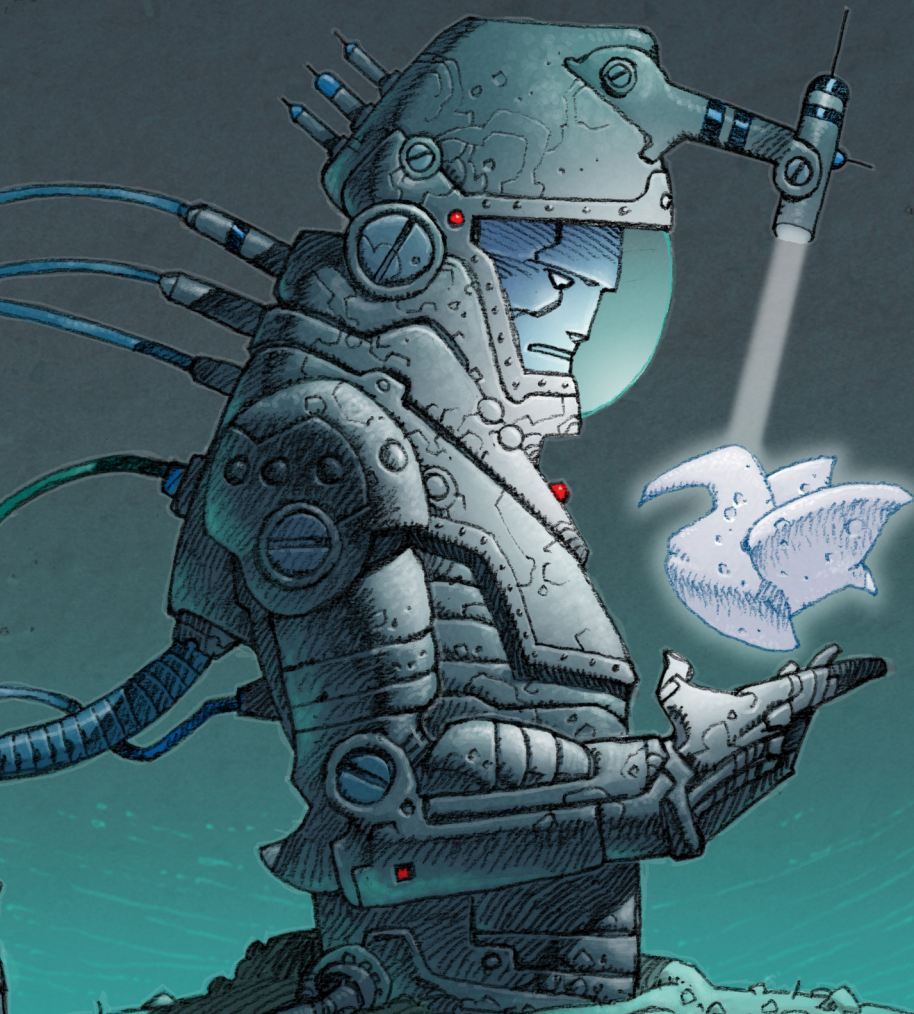


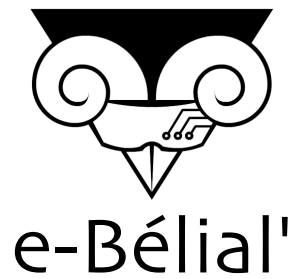
Michel Demuth

À l'est du Cygne



A l'est du Cygne

Michel Demuth





Le Béalial' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béalial', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Recueil composé par Richard Combalot

ISBN : 978-2-84344-166-0

Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : novembre 2010

Version : 1.1 — 23/11/2010

Illustration de couverture © 2010, Philippe Caza

© 2010, Le Bélial', pour la présente édition

Sommaire

A L'EST DU CYGNE	1
SOMMAIRE	4
MICHEL DEMUTH, UN DANDY GALACTIQUE.....	5
PRÉFACE.....	10
LES CLIMATS.....	16
LES ANNÉES MÉTALLIQUES	36
TRANSLATEUR	51
MNÉMONIQUE	64
NOCTURNE POUR DÉMONS.....	79
LA ROUTE DE DRIEGHO.....	101
A L'EST DU CYGNE	149
INTERVENTION SUR HALME.....	187
LA BATAILLE D'OPHIUCHUS	220
LES JARDINS DE MÉNASTRÉE	245
LUNE DE FEU	254
EXIT ON PASSEIG DE GRACIA	264
À MÉLODIE POUR TOUJOURS	288
SOUS LE PORTAIL DE L'ANGE	298
SIGMARINGEN.....	309
DANS LE RESSAC ÉLECTROMAGNÉTIQUE	322
PORTAIT D'UN HOMME ORCHESTRE	337
THE FULLERTON INCIDENT.....	357
BIBLIOGRAPHIE	366

Michel Demuth, un dandy galactique

Avant-propos de Richard Comballot

JE ME SOUVIENS très bien, un quart de siècle après, des circonstances dans lesquelles je découvris l'œuvre de nouvelliste de Michel Demuth : fouillant dans une pile de fanzines, chez un bouquiniste, je tombai sur le numéro quatre du défunt et néanmoins mythique *Mercury* de Jean-Pierre Fontana. Figurait en page intérieure, crayonnée à côté du prix, la mention suivante : « Avec une nouvelle inédite, non reprise dans les *Galaxiales* ! » Ce qui retint mon attention et me fit acheter ledit fanzine.

Si je connaissais bien le nom de Michel Demuth pour l'avoir vu cité ici et là, et inscrit sur les pages de garde de nombreux volumes (notamment du Masque et du Livre de Poche, où il officiait en tant que directeur de collection), je n'avais jamais eu l'occasion en mes années de lycée de lire sa prose... Je plongeai dans « Yragaël ou la fin des temps », et quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un auteur français qui, au cœur des *sixties*, en 1965 pour être précis, se hissait au niveau des auteurs américains de l'âge d'or : *sense of wonder*, inventivité, poésie, lyrisme, tout y était, et cela me conforta dans l'idée qu'il me fallait découvrir ses quatre recueils personnels.

Je rééditai un peu plus tard cette curiosité dans l'une de mes premières anthologies, sans pour autant rencontrer physiquement son auteur, qui me semblait être un de ces « intouchables » parisiens du milieu de la science-fiction. Le temps passa.

Lorsque je décidai, vers 2000, au sortir du trou noir qu'avait rencontré cette même science-fiction à la fin des *eighties*, d'interviewer en grand format les auteurs français, je commençai par contacter et rencontrer Stefan Wul, Maurice G. Dantec et... Michel Demuth.

C'est un peu impressionné que je me rendis à son domicile parisien, où il me reçut d'une façon charmante, avec sa deuxième épouse, Luce.

Je découvris un homme délicieux, enjoué, amusant (notamment lorsqu'il imitait l'accent d'Alejandro Jodorowsky parlant des producteurs de cinéma américains), qui, après avoir « régné » sur le milieu français dans les années 70 et 80 avec Alain Dorémieux, Gérard Klein, Jacques Sadoul et Jacques Goimard, ne vivait plus la science-fiction qu'à travers son métier de traducteur. Un homme qui s'était éloigné, par la force des choses, mais qui continuait à aimer le genre qui avait enchanté sa jeunesse et faisait d'ailleurs toujours partie du jury du Grand Prix de l'Imaginaire, même s'il déplorait le virage pris par le genre en question en direction d'une *fantasy* standardisée qui ne le séduisait pas.

Je le perçus alors comme une sorte de dandy qui restait attaché à la science-fiction de l'âge d'or, mais aussi à la *new wave* britannique des *sixties*. Il suffisait d'emmenner la conversation vers le *Swinging London*, Michael Moorcock et sa revue *New Worlds*, pour voir son regard s'éclairer. Même chose lorsqu'on l'emmenait sur le terrain du rock psychédélique américain, du Grateful Dead ou de Pearls Before Swine...

Je contribuai par la suite (avec Daniel Riche qui lui avait commandé une nouvelle pour son anthologie *Futurs antérieurs*, Fleuve Noir) à lui faire reprendre la plume. Une première fois pour accompagner son entretien dans *Bifrost* (il y revint deux numéros plus tard) ; une deuxième pour *Icares 2004* chez Mnémos (une nouvelle écrite pour *Dimension Philip K. Dick*, mais qui ne put y trouver sa place car trop personnelle et allusive, et qu'il me fallut donc réorienter vers une anthologie non thématique) ; une troisième et dernière pour *Mission Alice* (Mnémos, 2004), mais avec un texte trop « arraché » et *borderline* pour y figurer, et que je proposerai bientôt dans le cadre du dossier consacré à notre auteur, dans un prochain numéro de *Galaxies*. Je l'avais également invité à participer à mon anthologie en hommage à Elric le nécromancien, personnage dont il avait traduit un volume de la saga ; je ne me souviens plus pourquoi il ne fut pas au rendez-vous. La seule chose que je sais, c'est que je n'ai pas eu l'occasion de voir par son intermédiaire, comme je l'espérais, le prince albinos de Melniboné évoluer dans le Londres psychédélique des Beatles, du Pink Floyd de Barrett, des Zombies, de Tomorrow, des Hollies et de Kaleidoscope...

Au moment de notre unique rencontre (mais nous nous parlâmes souvent au téléphone par la suite), il avait pour projet de boucler un recueil de nouvelles hors-cycle, ainsi que le troisième et dernier tome de ses *Galaxiales*, son histoire du futur, que lui réclamait Jacques Chambon en vue d'une (ré)édition intégrale de la série chez Flammarion.

J'étais loin de me douter que ces livres ne seraient jamais achevés, orphelins de leur auteur, décédé en 2006 des suites d'une longue maladie dont il connaissait l'existence depuis 1998. Il ne laissait derrière lui que les quatre recueils évoqués ci-dessus et épuisés depuis des lustres : les deux volumes de ses *Galaxiales* (J'ai Lu) ainsi que *Les Années métalliques* (Robert Laffont ; rééd. J'ai Lu) et *La Clé des étoiles* (Le Masque).

La surprise de sa disparition passée, il me parut indispensable de lui rendre hommage. Et c'est avec l'accord de son épouse (et le soutien de Jean-Pierre Fontana) que fut publié en 2007 un numéro spécial de la revue *Lunatique* où se trouvaient rassemblés plusieurs nouvelles rares et / ou éparses (dont une relevant du polar et issue de *Mystère Magazine*), des articles et différents documents. Il est clair qu'il ne s'agissait pour moi que d'une première étape, la suivante devant être une réédition de son œuvre de nouvelliste.

Vous l'avez compris, *À l'est du Cygne* en est le premier volet. Conçu comme un best-of, il réunit seize de ses meilleures nouvelles, publiées entre 1959 (l'année de ses vingt ans !) et 2003, sur près de quarante-cinq ans donc.

On retrouve dans les premières, pour la plupart tirées des pages de *Satellite* (revue qui tenta de concurrencer un temps le *Fiction* d'Alain Dorémieux), un auteur doué, précoce, qui avait d'instinct et avant tout le monde tout compris à cette science-fiction américaine que l'on découvrait en France, et qui essayait avec brio de rivaliser avec ses maîtres. Il y a certes un brin de naïveté et de fraîcheur, voire même un petit côté suranné dans ces nouvelles de jeunesse (je pense particulièrement au diptyque « Translateur » / « Mnémonique », dans lequel il prend pas mal de libertés avec les sciences dures),

mais incontestablement aussi du Simak, du Vance, du Asimov, du Wul (Cordwainer Smith, ce sera pour plus tard...) chez le jeune Demuth ! Goût pour le *space opera* et pour l'exotisme, anticolonialisme, humanisme (tolérance envers les mutants, par exemple), méfiance envers le règne des machines et ce que Michel Jeury appellera plus tard le « système technicien », tout concourt à faire de ces nouvelles (avec celles de Klein et de quelques autres) les meilleures de notre âge d'or francophone.

Le second tiers du volume est quant à lui constitué de nouvelles plus mûres, issues le plus souvent du *Fiction* du milieu des années soixante. Sous la houlette d'Alain Dorémieux il franchit un cap, trouve sa vitesse de croisière et n'hésite pas à se lancer dans des textes parfois plus longs et ambitieux. Il nous prouve avec « Intervention sur Halme » ou « À l'est du Cygne » qu'il a le niveau « international ».

C'est entre parenthèses l'époque où il imagine et met en place sa série des *Galaxiales*. Aussi, peut-être ses contemporains ont-ils pensé à ce moment-là qu'il était arrivé à maturité, à son sommet. Mais la révolution de la science-fiction était en marche, une génération d'auteurs anglo-saxons allait la marquer durablement, et l'encore jeune poète allait s'en trouver transformé à jamais. À partir de là, comme Daniel Walther, autre jeune talent français avec lequel il est permis d'établir un parallèle, il flirtera ouvertement avec la *new wave*, goûtant aux délices de la belle écriture, avec pour résultat quelques textes pour le moins surprenants venant d'un auteur classique tel que lui. Citons pour illustrer cette veine « Sur le monde penché » (in *Univers 01*, 1975) qui relève de la poésie pure (ou de l'expérimental, selon vos critères personnels)... et qu'il est bien difficile de pénétrer aujourd'hui. À un degré moindre, il en va de même de « Aux tortues », un des inédits des *Années métalliques*. Quoi qu'il en soit, il peut être perçu avec ces nouvelles comme un des pères fondateurs de ce que l'on appela à tort dans les années 80 le *néo-formalisme*. Ne me dira-t-il pas, lors de son interview : « ... c'est l'écriture qui compte, désormais. (...) Quitte à ce que ce soit un peu opaque par endroits » ?!

Lorsqu'il reprendra la plume très brièvement en 1981, puis au début des années 2000, le temps d'une petite dizaine de nouvelles, ce sera pour donner naissance, si je puis dire, au dernier Michel Demuth : celui, pour le coup, de la maturité, qui a atteint un point d'équilibre entre sens du récit et goût du beau style... sans trop d'opacité. Celui des chefs-d'œuvre, concentrés dans le troisième tiers du volume : « Exit on Passeig de Gracia », splendide récit temporel où on le reconnaît tout entier sous les traits de Miguel (et son épouse sous ceux de Lucia) ; « À Mélodie pour toujours », débordant de sa passion pour l'Espagne ; et, surtout, « Sigmaringen » (où l'on retrouve, à plus de vingt ans d'écart, le même thème de la survivance des machines que dans « Les Années métalliques ») ; sans oublier « Dans le ressac électromagnétique » qui demeure son texte le plus marquant : un grand moment de poésie !

Ultime précision : figure en fin de volume, entre l'entretien et la bibliographie exhaustive, c'est-à-dire dans notre partie paratexte, « The Fullerton Incident ». Il s'agit pourtant bel et bien d'une nouvelle, la dix-septième, mais, intimiste et autobiographique, elle est tellement éloignée de la science-fiction que Demuth pratiquait d'ordinaire que nous avons cru bon de la publier à cet endroit inhabituel, comme s'il s'était agi d'un article ou d'un témoignage. Écrite, comme je l'ai dit, à ma

demande pour une anthologie en hommage à Dick, elle ne répondait pas bien au sujet, même si l'auteur nous y livrait quelques souvenirs relatifs à sa rencontre avec le père d'*Ubik* (voir à ce sujet ce qu'il en raconte dans son entretien). Non, pour l'essentiel, il en terminait avec sa première vie, tout en douceur, sans trop d'amertume, mais avec des tonnes de nostalgie. Jugez plutôt : le « héros », qui n'est autre que... Michel Demuth (on le sait de par les indices semés de page en page), revient après sa mort, à l'état de fantôme donc, hanter son ex-femme. Il se retourne sur son passé, refait avec elle le film de son existence avant de se retirer, loin des siens, plus largement de l'humanité, et de se fondre dans une nature accueillante...

Poète à l'élégance très particulière et amateur de voyages autour du monde, légèrement dandy, par certains côtés très féminin... homme bon, romantique et tendre... mais également pessimiste, sombre et maladroit, Michel Demuth, qui s'exprimait prioritairement dans les pastels, les bleus, l'indigo, dont les fleurs préférées étaient le mimosa et le lilas, qui aimait le *rock and roll* (à commencer par ses pionniers, tel Roy Orbison dont il adorait certaines chansons), s'est éteint dans la nuit du 29 au 30 septembre 2006 à une heure du matin.

Ses derniers mots, adressés à son épouse, furent : « Tu sais, il faudrait éteindre la lumière. »

Je suis certain que là où il se trouve il est heureux de voir que nous l'avons rallumée pour le présent best-of... et que nous souhaitons recommencer, une ultime fois peut-être, pour une réédition de l'intégrale de ses *Galaxiales*, qu'il aurait tant aimé voir reparaitre de son vivant...

Richard Comballot,
3 et 4 octobre 2010

Préface

SUR LA FIN DES ANNÉES 1950, dans le domaine de la science-fiction ou du moins autour de *Fiction*, trois mousquetaires qui étaient quatre comme le veut la tradition se réunissaient au moins une fois la semaine autour d'une table garnie de force victuailles et flacons, à savoir dans l'ordre d'arrivée sur scène, Alain Dorémieux, Gérard Klein c'est-à-dire moi-même, Philippe Curval et Jacques Goimard. Par la suite vint s'y joindre plus que fréquemment André Ruellan, alias Kurt Steiner.

Ces réunions constituèrent, sans l'être institutionnellement, une sorte de comité de rédaction informel de la revue *Fiction* et plus ou moins de ce qui l'entourait.

Michel Demuth ne rejoignit les éditions OPTA, fondées par le légendaire Émile, qu'en 1966 à la suggestion de Dorémieux, et bien qu'il lui advint de participer à ces agapes, il ne s'intégra jamais tout à fait à la petite bande des précurseurs.

Bien qu'il soit né en 1939 et donc de deux ans seulement plus jeune que moi, il me sembla toujours appartenir, et je crois aux autres aussi, à une nouvelle génération. Nous ne fûmes jamais aussi proches que le furent, longtemps, les mousquetaires de l'origine. Comme Michel Demuth était de surcroît assez timide, il demeura à une certaine distance et je ne l'ai jamais très bien connu, au contraire évidemment d'Alain Dorémieux.

Pourtant, je l'avais immédiatement repéré comme écrivain et sans doute comme traducteur. Demuth avait du style, du panache, même si on lui a parfois reproché d'être trop proche des auteurs anglo-saxons qui avaient, certes, largement constitué sa culture.

Et lorsque je pus créer, début 1969, la collection « Ailleurs et Demain » et fis acheter le *Dune* de Frank Herbert dont, soit dit en passant, personne pas même OPTA malgré mes objurgations n'avait voulu (ce qui fut une des chances de ma vie d'éditeur), je me retrouvai en présence d'un sacré problème. Les traducteurs que me proposait Laffont étaient médiocres pour ne pas dire pis : j'ai conservé un souvenir atroce de la relecture et correction du *Vagabond* de Fritz Leiber qui a dévoré toutes mes vacances de l'été 1969 ; la traduction d'*Un monde d'azur* était si mauvaise que j'ai dû le faire retraduire plutôt que réviser lors d'une assez récente réédition. Bien entendu, Alain Dorémieux se vit confier *Ubik* qu'il rendit génialement quoique pas toujours très fidèlement.

Mais restait *Dune* dont il ne voulait même pas entendre parler. Et au printemps 1969, j'eus une illumination : ce devait être Michel Demuth. Il savait écrire, avait, ai-je dit, le sens de l'épopée et du panache dans sa plume, il avait l'expérience de la traduction. Je pouvais lui offrir sensiblement mieux que les autres éditeurs et en particulier OPTA. Il accepta et nous partîmes pour la gloire et aussi pour une galère qui contribua néanmoins à sa fortune, au moins passagère.

Michel devait remettre sa traduction dans les six à huit mois, soit vers la fin de l'année 1969. C'était sans doute peu réaliste compte tenu de la taille du livre, de sa difficulté, et des autres obligations de Michel, mais je n'en avais pas suffisamment tenu compte du fait de ma relative inexpérience de la traduction, de mon propre comportement de bourreau de travail et de ma totale inexpérience de la vie de famille.

Le jour de l'an 1970 passa sans que j'aie rien vu venir sauf peut-être un début qui me sembla très satisfaisant. Finalement, et pour autant que je me souviens, je reçus la traduction à la fin du printemps, à temps pour la sortir à la rentrée 1970.

Mais le pire restait à venir. La traduction de *Dune* était si bonne, sinon parfaitement fidèle (mais c'était là tâche impossible) et avec des trouvailles heureuses comme la restauration du sens médiéval du terme « rétribution » dont Michel était très fier, que je lui confiai *Le Messie de Dune* qui fut remis avec un retard raisonnable, puis *Les Enfants de Dune* dont nous avions probablement reçu les épreuves en 1975 et qui fut publié en 1976 aux États-Unis.

Traductions remises avec des retards exponentiellement croissants. Je décalais de mois en mois la parution des *Enfants de Dune* sur les programmes des Éditions Laffont. Je commençais à m'inquiéter et à harceler Michel. La chose et surtout mon impatience de plus en plus angoissée prirent une allure épique pour mon entourage, notamment au Déjeuner du Lundi, qui commença à la trouver carrément comique : j'attendais l'Arlésienne.

Le livre parut en 1978 avec environ un an de retard sur le programme initial. Michel avait pourtant quitté OPTA (ou plutôt, comme il dit : OPTA l'avait quitté) et Paris en 1977, mais je crois qu'il allait très mal. Je ne parvenais plus à le joindre au téléphone, il ne me rappelait jamais. Quand il lui arrivait de le faire, son répondeur probablement saturé par mes appels, il me fournissait des explications de son retard de plus en plus surprenantes qui viraient parfois au cocasse. Une fois, un pot de confiture était tombé sur le manuscrit et il fallait tout retaper (à l'usage des jeunes générations, je précise qu'en ces temps reculés nous ne disposions pas d'ordinateurs et d'imprimantes). Une autre fois, rentrant sur Paris pour me remettre la précieuse traduction, sa voiture avait heurté le muret d'un pont et dans l'accident le coffre s'était ouvert et tout le manuscrit s'était envolé.

Je ne dis pas que ces explications étaient toutes inventées, mais à moins de supposer un démon voué à notre perte commune, j'eus sur le moment un peu de mal à les prendre au pied de la lettre.

Nous ne nous sommes jamais brouillés.

Bien au contraire. En 1977, j'avais publié *Les Années métalliques*, un recueil de nouvelles parallèle à son immense projet des *Galaxiales* dont le premier volume avait été publié chez J'ai Lu l'année précédente. Il reparut en 1982 évidemment chez J'ai Lu, et fit une carrière beaucoup mieux qu'honorable. Je ne sais pas ou plus pourquoi il ne me confia pas *Les Galaxiales*. Je présume que même si nous ne nous étions pas brouillés, nous étions un peu en froid après l'épopée des *Enfants de Dune*.

Nous décidâmes en tout cas de nous en tenir là pour les traductions de Frank Herbert. Guy Abadia, qui avait traduit de façon géniale *L'Étoile et le fouet* (*The Whipping Star*, 1970), publié en 1973, que je tenais pour pratiquement intraduisible, prit le relais à partir de *L'Empereur-Dieu de Dune*.

Et Michel et moi nous nous perdîmes un peu de vue. Il fit néanmoins pour moi quelques autres traductions. Mais lorsque bien des décennies plus tard, deux vampires littéraires, Brian Herbert, fils de Frank, et Kevin J. Anderson, décidèrent de donner des préquelles et autres séquelles à l'œuvre du Maître, quoique je fus rendu perplexe par l'originalité de cette découverte au fond d'une malle ou d'un coffre de banque d'un manuscrit, de notes, de projets et autres, et plus encore par la lecture du premier opus, je n'hésitai pas longtemps sur le choix du traducteur. Si quelqu'un pouvait donner un peu d'allure à ces textes, ce devait être Michel. Il avait affronté bien pire avec les épouvantables sagas de L. Ron Hubbard.

Il me promit, jura qu'il avait changé et qu'il tiendrait ses délais, ce qu'il fit jusqu'à la fin. Je ne me doutais pas alors qu'au bout de dix volumes, les héritiers spirituels de Frank Herbert persévèreraient, ni même qu'il y en aurait plus de trois ou quatre.

Je n'insisterai pas ici sur l'intérêt de ces textes qui ne se trouvèrent maintenus dans « Ailleurs et Demain » que par la volonté du directeur des Éditions Laffont de l'époque, Bernard Fixot. En quoi cet homme avisé et compétent eut entièrement raison car ce furent et ce sont de loin les meilleures ventes de la collection depuis des années, ce qui lui permet de tenir son cap principal par gros temps.

Le Public a toujours raison.

Pour Michel, d'un autre côté, qui se trouvait dans une situation difficile, malheureusement pas vraiment inédite, c'était un don du ciel. Il fit un travail remarquable, allant jusqu'à relever et corriger des incohérences du duo précité ou à supprimer des passages qui se retrouvaient en double exemplaire jusque dans l'édition anglaise définitive, à la suite sans doute de « copiés-collés » malencontreux. Bref, il fit de son mieux et je lui en serai éternellement reconnaissant.

L'adverbe « éternellement » devait prendre un sens pour moi inattendu. J'avais évidemment invité Luce et Michel quelquefois au cours de cette nouvelle collaboration, mais je ne me souviens pas que Michel m'ait fait part de ses problèmes de santé sauf brièvement et évasivement au téléphone. Il traduisit donc les deux premières trilogies préquellaires, puis *La Route de Dune*, qui parut en novembre 2006 et qu'il me remit probablement à la fin de l'été.

Le 17 septembre 2006, je reçus le mail suivant (J'espère que Luce et les deux fils de Michel me pardonneront de le reproduire ici.) :

« Dans ma situation (qui ressemble à quelques autres me diras-tu) il faudrait que je signe pour un nouveau DUNE. Dans un peu de temps. Si vents et marées le permettent, je sais que je peux compter sur toi. Enfin, je ne peux que l'espérer absolument.

Bien à toi je ne sais quoi dire. Espérance et amitié.

Michel »

Le 29 septembre suivant, Michel quitta ce monde.

Lorsqu'on consulte sa biographie et sa bibliographie, on ne peut manquer d'être frappé par son importance et sa portée. Comme éditeur, animer *Galaxie* (la seconde version), « Galaxie bis » (dont incidemment j'ai trouvé et donné le titre, simplement calqué sur celui de Dorothée Bis, une chaîne de fringues féminines à l'époque) et le « CLA », puis « Antimondes » et *Marginal*, ce n'est pas rien. Entre 1966 et 1977, Michel est l'un des principaux acteurs sur la scène de l'édition de science-fiction.

Un seul échec manifeste, ultérieur, la première série science-fiction du Livre de Poche, qu'il dirige entre 1977 et 1981. Un temps, il est assisté de Jean-Baptiste Baronian dont le rôle exact ne m'a jamais été clair. Le choix des titres, dont certes la plupart viennent d'OPTA, est souvent excellent. L'échec est d'autant plus incompréhensible qu'auparavant et par la suite, le Livre de Poche publiera la première et la deuxième série de « La Grande Anthologie de la Science-Fiction » dirigée par Jacques Goimard, Demètre Ioakimidis et moi-même, qui fut un immense succès. Les douze titres de la première série, publiée entre 1974 et 1976, se vendirent entre 140000 et 120000 exemplaires. Les vingt-quatre titres de la deuxième, publiée entre 1982 et 1985, ne tombèrent jamais en dessous des 40 000 exemplaires. La collection de Michel qui s'intercale exactement entre les deux aurait dû être un succès. Certes, les maquettes et les illustrations de couverture ne sont guère réussies et les photos maniérées de la fin virent carrément à la catastrophe. Certes aussi, l'erreur fut certainement de ne pas mentionner sur la couverture d'une manière ou d'une autre l'appartenance à la science-fiction au contraire de la « GASF » : la collection est noyée dans l'énorme production du Livre de Poche et personne ne la retrouve aisément. Certes enfin, Michel n'habite plus Paris et y vient rarement. Pour tenir le coup au Livre de Poche, il fallait une main de velours dans un gant de fer.

J'en sais quelque chose : lorsque Frédéric Ditis, s'appuyant sur le succès du domaine chez J'ai Lu et sur celui de la « GASF », me demanda de ressusciter une telle série au Livre de Poche en 1986, il me fallut plusieurs années de dur labeur pour prendre les choses en main (de fer). La collection ne fut jamais l'immense succès espéré bien que de nombreux titres se soient vendus à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, mais elle a tenu jusqu'à ce jour. Durant les premières années, j'ai souvent entendu murmurer en coulisse, du côté du commercial, que la science-fiction n'avait pas sa place au Livre de Poche, sur la base de l'échec de la première série, mais en occultant totalement le considérable succès de la « GASF ».

L'œuvre de traducteur de Michel Demuth n'est pas moins impressionnante. J'ai perdu le compte de ses traductions, mais à côté de quelques travaux strictement alimentaires, comme les Hubbard et sans doute les préquelles et séquelles de *Dune*, que de titres de grande qualité !

Ses anthologies, publiées pour la plupart dans les années 1970 et dont la dernière fut en 2005 *Catastrophes* chez Omnibus, ne sont pas moins remarquables.

Cet énorme travail a évidemment nui à son œuvre littéraire qui ne compte guère que cinq titres auxquels il faut ajouter celui-ci. Michel démontre une fois de plus que le métier d'éditeur, au moins

dans la science-fiction, n'est guère compatible avec une création personnelle, comme le prouvent le cas d'Alain Dorémieux et dans une moindre mesure le mien. Vivre de sa plume est impossible. Vivre de celle des autres assèche la vôtre.

Dans le cas de Michel Demuth, ce fut réellement tragique. La cinquantaine de nouvelles qu'il a publiées donne la mesure de son talent et invite à rêver à ce qu'il aurait pu écrire. Et que j'aurais aimé publier.

Mais il n'y a aucun doute sur une chose qui semblait l'inquiéter.
Il a été, et demeure, un écrivain.

Gérard Klein,
5 juillet 2010

Les Climats

« J E NE SAIS PAS, dit grand-père Schmitt, je ne sais pas si cela me plairait tellement.

– Mais, grand-père, c'est pour moi que tu le ferais, pour moi seulement ! »

Flat Schmitt sourit à son petit-fils, sortit la vieille pipe qu'il portait toujours dans une poche de sa veste et se leva.

« Bien sûr, bien sûr, garçon, ce serait pour toi. »

Galmi attendait, les yeux pleins d'espoir. Il avait huit ans et des joues que le matin frais rendait rouges.

« Eh bien, dit Flat Schmitt, j'en parlerai aux Installateurs.

– Oh, c'est formidable, grand-père ! »

Flat sourit encore, marcha vers la maison.

Il s'était attendu à ce que son petit-fils coure vers le domaine Knife ou le territoire Berfage, mais celui-ci le suivit jusque dans la cuisine.

« Tu prépares déjà le déjeuner, grand-père ?

– Bien sûr, gamin.

– Il n'est qu'onze heures !

– Je vais en ville, cet après-midi, il faut que je parte de bonne heure.

– Si tu m'emmenais avec toi ?

– Garçon, il me semble que tu veux tout avoir. »

Galmi se mit à faire la moue.

De l'étable qui était derrière la maison parvint le ricanement étouffé du blugab.

« Va donc voir ce qu'il veut, dit Flat, cela t'empêchera de pleurnicher.

– Je suis sûr qu'il ne veut rien... Dis, tu m'emmènes ? »

Galmi s'était campé devant le grand buffet fomaltais, les poings sur les hanches.

Flat prit un air triste. De fait, la décision de son petit-fils l'ennuyait beaucoup. Il ne pouvait absolument pas l'emmener avec lui jusqu'au Bastion, surtout dans les circonstances présentes. Une telle révélation n'était pas permise à un enfant de son âge qui passait de douces vacances sur Bella. Ce serait un désastre pour son équilibre psychologique.

« Écoute-moi, vilain gamin, je vais t'emmener avec moi...

– Oh, chic !

– Mais pas jusqu'en ville. Je te réserve une surprise bien plus agréable. D'accord ? »

Une nuance de désappointement puis de méfiance passa dans les yeux du garçonnet, puis il tendit la main.

« D'accord ! » dit-il.

Il courut au-dehors dans la douce lumière du matin.

Un instant après, en confiant le couvert à Marbi, la vieille machine gouvernante, Flat entendit son petit-fils qui racontait d'extravagantes histoires au blugab, dans l'étable.

*

* *

Bella était une planète de vacances et, de plus, une planète à climats. Les familles aisées aménageaient de vastes domaines clos. Les équipes d'installateurs recréaient à l'intérieur de ceux-ci tel ou tel climat de n'importe quelle planète.

Bien entendu, ceux de la Terre avaient la préférence. Le Domaine Schmitt où Flat et son petit-fils étaient venus alors que le père et la mère de Galmi étaient restés sur Fomalhaut II était aménagé en Tempéré français. Pour toute la durée des vacances, il ne poussait que des pommiers sur des pâturages d'herbe verte. À un kilomètre de la maison coulait un fleuve gris et vert entre deux élancements sombres de peupliers royaux. Au loin, il y avait des collines et des coteaux où poussaient de rousses vignes.

Flat était certain que lorsque les batteries soigneusement cachées déclencheraient l'automne il aurait une abondante récolte de raisin. Mais depuis plusieurs jours, Galmi, qui allait de domaine en domaine, rêvait d'un climat de jungle. Il y pensait encore tandis que leur authentique carriole traînée par deux chevaux laissait derrière elle les frontières du domaine.

« Grand-père, dit-il, pourquoi n'aimes-tu pas la jungle ? »

– Parce que j'en ai vu beaucoup.

– Des jungles ?

– Oui, de toutes sortes, gamin. De Leribello à Jaquard VI.

– Et tu n'es pas mort ? »

L'effroyable logique de l'enfant fit hausser les sourcils à son grand-père.

« Eh bien, dit-il, tu as de ces conclusions ! »

Et comme une vague de souvenirs montait en lui à la suite des dernières paroles échangées, il fouetta les chevaux à la robe noire. Ils traversaient maintenant le véritable paysage de Bella. L'herbe était courte et grisâtre, semée de cailloux transparents et rouges comme des rubis.

« J'en veux un ! dit Galmi.

– Oh, tu es insupportable. Je t'ai déjà dit que ce sont des choses vivantes. D'ailleurs, à chaque fois que tu sors, tu n'en touches jamais une.

– C'est vrai... Elles font du mal, vraiment ?

– Beaucoup. Si tu les touches, elles chauffent et tu en meurs. »

Galmi regarda les magnifiques cailloux d'un air craintif.

À dire vrai, ceux-ci pouvaient aussi exploser.

Ils ne faisaient rien de particulier lorsqu'on s'en emparait parce qu'ils ignoraient le monde extérieur, mais pour exploser... ils ne choisissaient pas leur moment.

Flat se prit à songer à l'éventualité d'un regroupement. Mille cailloux ensemble auraient pu, en se désintégrant spontanément et volontairement, détruire le quart de la planète. Seulement, ces choses n'avaient aucun instinct grégaire. Elles s'éloignaient les unes des autres le plus possible. À gauche, à droite, derrière et devant la carriole, les domaines se révélaient comme des murailles de brume jaunâtre. Pour aller en ville, il fallait suivre un véritable labyrinthe. Galmi montra à droite de la piste un écriteau de métal sur lequel s'inscrivait le nom de Drizzi.

« Les Drizzi, dit-il, ont un climat arctique terrestre.

– Brr ! fit Flat en riant.

– Tu ne les connais pas... Ils viennent de Fournaise, la première planète de Mira Ceti !

– Quelle horreur ! » Flat regarda son petit-fils. « Pour rien au monde, je n'approcherais de cet effarant soleil sans forme !

– Moi si ! dit Galmi.

– Toi ce n'est pas pareil. » La carriole ralentit. « Tiens, nous voici chez Galega !

– C'est là que tu veux me laisser ?

– Oui, je te reprendrai au retour. »

Ils longèrent la muraille de brume puis traversèrent net à l'emplacement de l'entrée qu'indiquaient deux plots de pierre bleue. Ils furent sur un petit chemin. Autour, il y avait un maquis d'épineux bruns et dorés semé de cailloux ronds et blancs. Le ciel était d'un bleu intense et rayonnant.

« La mer ! » s'écria tout à coup Galmi, le doigt tendu.

Flat tira sur les rênes. Il souriait, content de son effet.

« Eh oui, la mer, garçon... La Méditerranée, le berceau de tous les hommes, recréée par le père Galega ! »

La Méditerranée scintillait dans un après-midi qui sentait la résine, le sable, et qui crissait par les touffes vertes de pins à cigales.

« C'est beau », dit Galmi.

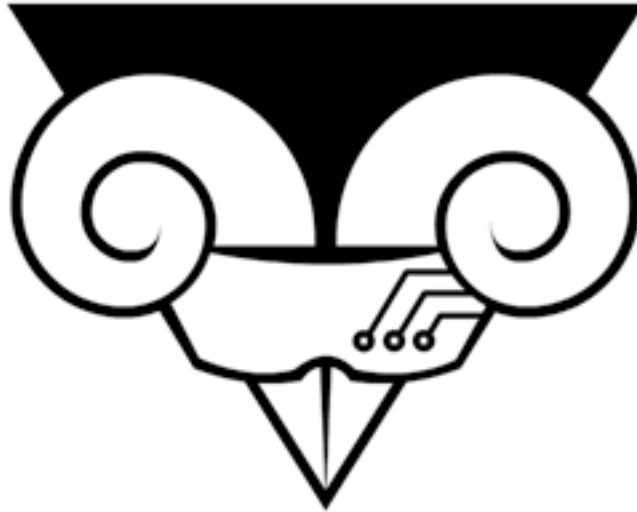
Le soleil brillait dans ses yeux, posait des tons de bronze sur ses joues. La carriole s'engagea plus avant dans le chemin. En se retournant, ils purent voir la mer et le maquis semé de pins, à l'infini derrière eux. Il n'y avait plus de mur de brume, seulement deux poteaux blancs décorés de cactées en fleurs.

« Voilà la maison ! » dit Flat. Il désignait une demeure blanche au toit presque plat. « C'est un mas, expliqua-t-il, comme il en existait il y a très, très longtemps ! »

Ils tournèrent dans un nouveau chemin, passèrent devant un puits qui paraissait extraordinairement vieux.

« Hello, Jorge !

– Hello, Flat ! »



e-Béalial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Cet ouvrage est le douzième livre numérique des Éditions du Béalial' et a été réalisé en novembre 2010 par Clément Bourgoïn d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-101-1).